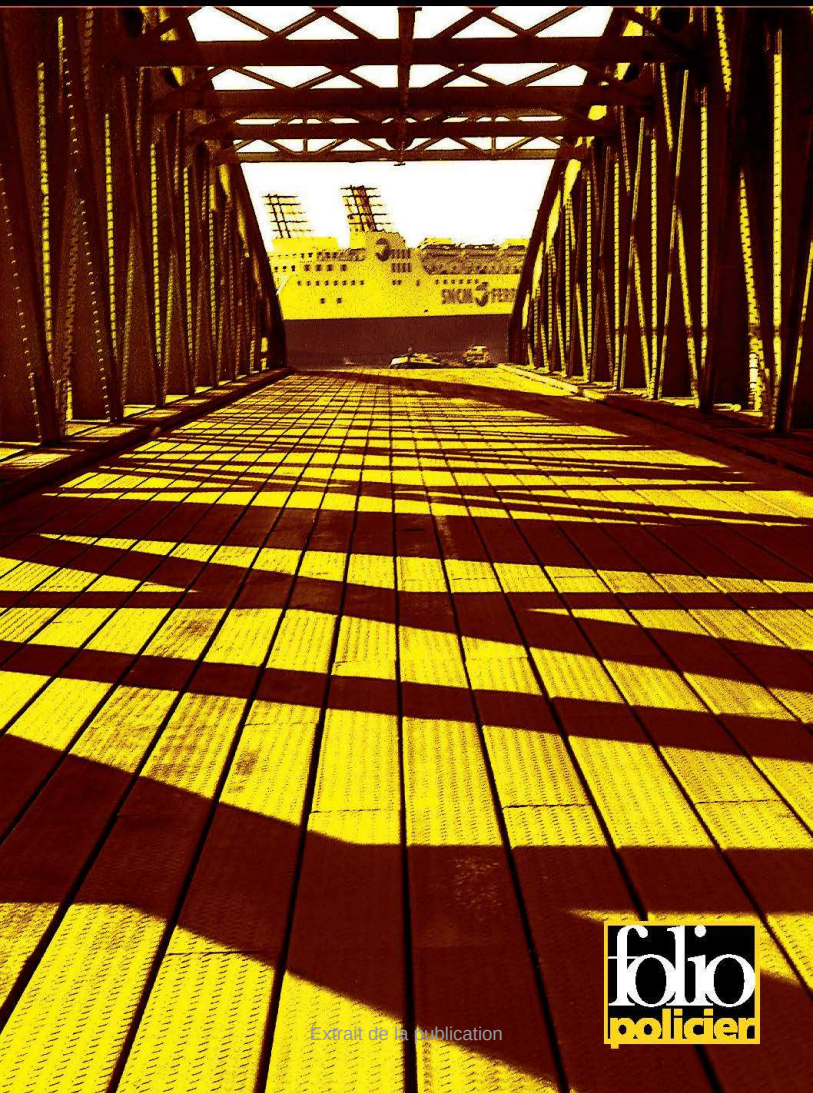
Jean-Claude Izzo

Solea



folio policier

Extrait de la publication

FOLIO POLICIER

Extrait de la publication

Jean-Claude Izzo

Solea

Une enquête de Fabio Montale

Gallimard

Extrait de la publication

© Éditions Gallimard, 1998

Jean-Claude Izzo est né en juin 1945 à Marseille. Libraire, bibliothécaire, chômeur, vendeur aux puces, journaliste à Marseille et à Paris, il a été, avec l'écrivain Michel Le Bris, l'un des créateurs et animateurs d'« Étonnants voyageurs » à Saint-Malo.

Auteur pour la télévision, le cinéma et la radio (*Une mort inutile*, Atelier de création radiophonique de Radio France Est), il est aussi poète.

Son premier roman, *Total Khéops*, qui se déroule à Marseille où enquête l'inspecteur Fabio Montale, a reçu le prix Trophée 813 en 1995. *Chourmo*, deuxième aventure de Fabio Montale, paraît en 1996, suivi en 1998 de *Solea* qui clôt la trilogie marseillaise. Elle est adaptée à la télévision tandis que *Les Marins perdus* sera l'objet d'un film réalisé pour le cinéma par Claire Devers.

Jean-Claude Izzo est décédé en janvier 2000.

Extrait de la publication

NOTE DE L'AUTEUR

Il convient de le redire une nouvelle fois. Ceci est un roman. Rien de ce que l'on va lire n'a existé. Mais comme il m'est impossible de rester indifférent à la lecture quotidienne des journaux, mon histoire emprunte forcément les chemins du réel. Car c'est bien là que tout se joue, dans la réalité. Et l'horreur, dans la réalité, dépasse — et de loin — toutes les fictions possibles. Quant à Marseille, ma ville, toujours à mi-distance entre la tragédie et la lumière, elle se fait, comme il se doit, l'écho de ce qui nous menace.

Pour Thomas,
quand il sera grand

Mais quelque chose me disait que c'était normal, qu'à certains moments de notre vie on doit faire ça, embrasser des cadavres.

PATRICIA MELO

Extrait de la publication

PROLOGUE

Loin des yeux, proche du cœur, Marseille, toujours

Sa vie était là-bas, à Marseille. Là-bas, derrière ces montagnes que le soleil couchant éclairait, ce soir, d'un rouge vif. « Demain, il y aura du vent », pensa Babette.

Depuis quinze jours qu'elle était dans ce hameau des Cévennes, Le Castellas, elle montait sur la crête à la fin de la journée. Par ce chemin où Bruno emmenait ses chèvres.

Ici, elle avait songé, le matin de son arrivée, rien ne change. Tout meurt et renaît. Même s'il y a plus de villages mourants que renaissants. À un moment ou à un autre, toujours, un homme réinvente les gestes anciens. Et tout recommence. Les chemins embroussaillés retrouvent leur raison d'être.

— C'est ça, la mémoire de la montagne, avait dit Bruno en lui servant un gros bol de café noir.

Extrait de la publication

Bruno, elle l'avait rencontré en 1988. Le premier grand reportage que le journal lui confiait, à Babette. Vingt ans après Mai 68, que sont-ils devenus, les militants ?

Jeune philosophe, anarchiste, Bruno s'était battu sur les barricades du Quartier latin, à Paris. *Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi*. Cela avait été son seul slogan. Il avait couru, lançant pavés et cocktails Molotov sur les C.R.S. Il avait couru sous les gaz lacrymogènes, les C.R.S. au cul. Il avait couru dans tous les sens, en mai, en juin, rien que pour ne pas être rattrapé par le bonheur du vieux monde, les rêves du vieux monde, la morale du vieux monde. La connerie et la saloperie du vieux monde.

Quand les syndicats signèrent les accords de Grenelle, que les ouvriers retrouvèrent le chemin de l'usine, les étudiants celui de la fac, Bruno sut qu'il n'avait pas couru assez vite. Ni lui ni toute sa génération. Le vieux monde les avait rattrapés. Le fric devenait rêve et morale. Le seul bonheur de vivre. Le vieux monde s'inventait une ère nouvelle, la misère humaine.

Bruno avait raconté les choses comme ça, à Babette. « Il parle comme Rimbaud », avait-elle pensé, émue, séduite aussi par ce bel homme de quarante ans.

Lui et beaucoup d'autres fuirent alors Paris. Direction l'Ariège, l'Ardèche, les Cévennes.

Vers les villages abandonnés. *Lo Païs*, comme ils aimaient dire. Une autre révolte naissait, dans les débris de leurs illusions. Naturaliste et fraternelle. Communautaire. Ils s'inventèrent un autre pays. *La France sauvage.* Beaucoup repartirent un ou deux ans après. Les plus persévérants tinrent bon cinq ou six ans. Bruno, lui, s'était accroché à ce hameau qu'il avait retapé. Seul, avec son troupeau de chèvres.

Ce soir-là, après l'interview, Babette avait couché avec Bruno.

— Reste, lui avait-il demandé.

Mais elle n'était pas restée. Ce n'était pas sa vie.

Au fil des ans, elle était revenue le voir assez souvent. Chaque fois qu'elle passait par là, ou pas loin. Bruno avait maintenant une compagne et deux enfants, l'électricité, la télé et un ordinateur, et il produisait des tommes de chèvre et du miel.

— Si un jour tu as des ennuis, il avait dit à Babette, viens ici. Hésite pas. Jusqu'en bas, dans la vallée, c'est rien que des copains.

Marseille, ce soir, lui manquait très fort, à Babette. Mais elle ne savait pas quand elle pourrait y retourner. Et même. Si elle y revenait un jour, rien, plus rien, ne serait jamais plus comme avant. Ce n'était pas des ennuis

Extrait de la publication

qu'elle avait, Babette, c'était pire. Dans sa tête, l'horreur s'était installée. Dès qu'elle fermait les yeux, elle revoyait le cadavre de Gianni. Et derrière son cadavre, ceux de Francesco, de Beppe, qu'elle n'avait pas vus, mais qu'elle imaginait. Des corps torturés, mutilés. Avec tout ce sang autour, noir, coagulé. Et d'autres cadavres encore. Derrière elle. Devant elle, surtout. Forcément.

Quand elle avait quitté Rome, la trouille au ventre, désemparée, elle n'avait su où aller. Pour être à l'abri. Pour repenser à tout ça, le plus calmement possible. Pour mettre tous ses papiers en ordre, trier, classer les informations, les recouper, les ordonner, les vérifier. Boucler l'enquête de sa vie. Sur la Mafia en France, et dans le Sud. Jamais on n'était allé aussi loin. Trop loin, réalisait-elle aujourd'hui. Elle s'était rappelé les propos de Bruno.

— J'ai des ennuis. Graves.

Elle appelait d'une cabine de La Spezia. Il était presque une heure du matin. Bruno dormait. Il se levait tôt, à cause des animaux. Babette tremblait. Deux heures avant, après avoir conduit d'une traite, et presque comme une folle, depuis Orvieto, elle était arrivée à Manarola. Un petit village du Cinqueterre, dressé sur un piton rocheux, où vivait Beppe, un vieil ami de Gianni. Elle avait composé son numéro,

comme il lui avait demandé de le faire. Par précaution, lui avait-il précisé le matin même.

— *Pronto.*

Babette avait raccroché. Ce n'était pas la voix de Beppe. Puis elle avait vu les deux voitures de *carabinieri* se garer dans la rue centrale. Elle n'en douta pas un seul instant : les tueurs étaient arrivés avant elle.

Elle avait refait la route en sens inverse, une route de montagne, étroite, sinueuse. Crispée sur son volant, épuisée, mais attentive aux rares voitures qui s'apprêtaient à la doubler ou à la croiser.

— Viens, avait dit Bruno.

Elle avait trouvé une chambre minable à l'Albergo Firenze e Continentale, proche de la gare. Elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Les trains. La présence de la mort. Tout lui revenait en mémoire, dans le moindre détail. Un taxi venait de la déposer piazza Campo dei Fiori. Gianni était rentré de Palerme. Il l'attendait chez lui. Dix jours, c'est long, il avait dit au téléphone. C'était long pour elle aussi. Gianni, elle ne savait pas si elle l'aimait, mais tout son corps le désirait.

— Gianni ! Gianni !

La porte était ouverte, mais elle ne s'en était pas souciée.

— Gianni !

Extrait de la publication

Il était là. Ligoté sur une chaise. Nu. Mort. Elle ferma les yeux, mais trop tard. Elle sut qu'il lui faudrait vivre avec cette image.

Quand elle avait rouvert les yeux, elle avait vu les traces de brûlures sur le torse, le ventre, les cuisses. Non, elle ne voulait plus regarder. Elle détourna ses yeux du sexe mutilé de Gianni. Elle se mit à hurler. Elle se vit hurlant, raide comme pic, les bras ballants, la bouche grande ouverte. Son cri s'épaissit de l'odeur de sang, de merde et de pisse qui emplissait la pièce. Elle vomit, quand elle n'eut plus de souffle. Aux pieds de Gianni. Là où on pouvait lire, écrit à la craie sur le parquet : « Cadeau pour mademoiselle Bellini. À plus tard. »

Francesco, le frère aîné de Gianni, fut assassiné le matin de son départ d'Orvieto. Beppe avant qu'elle n'arrive.

Sa traque avait commencé.

Bruno était venu l'attendre à l'arrêt du car, à Saint-Jean-du-Gard. Elle avait fait ça : le train de La Spezia à Vintimille, puis en voiture de location par le petit poste frontière de Menton, en train jusqu'à Nîmes, puis en car. Une manière de se rassurer. Elle n'y croyait pas, qu'ils la filent. Ils l'attendraient chez elle, à Marseille. C'était la logique. Et la Mafia était d'une logique implacable. En deux ans d'enquête, elle avait pu le vérifier en maintes occasions.

Presque arrivée au Castellas, là où la route surplombe la vallée, Bruno avait stoppé sa vieille jeep.

— Viens, on va marcher un peu.

Ils avaient marché jusqu'à l'à-pic. Le Castellas était à peine visible, trois kilomètres plus haut, au bout d'un chemin de terre. On ne pouvait aller plus loin.

— Ici, t'es en sécurité. Si quelqu'un monte, Michel, le garde-forestier, m'appelle. Et si quelqu'un voulait arriver par les crêtes, Daniel nous le dirait. On n'a pas changé nos habitudes, j'appelle quatre fois par jour, il appelle quatre fois. Si l'un de nous n'appelle pas à l'heure convenue, c'est qu'il y a une merde. Quand son tracteur s'est renversé, à Daniel, c'est comme ça qu'on a su.

Babette l'avait regardé, incapable de dire un mot. Pas même merci.

— Et te crois pas obligée de me raconter tes emmerdes.

Bruno l'avait prise dans ses bras, et elle s'était mise à chialer.

Babette frissonna. Le soleil avait disparu et, devant elle, les montagnes se découpaient dans le ciel, violettes. Elle écrasa soigneusement son mégot du bout du pied, se leva et redescendit

Extrait de la publication

vers Le Castellas. Apaisée par ce miracle quotidien de la tombée du jour.

Dans sa chambre, elle relut la longue lettre qu'elle avait écrite à Fabio. Elle lui racontait tout, depuis son arrivée à Rome il y a deux ans. Jusqu'au dénouement. Sa détresse. Mais aussi sa détermination. Elle irait jusqu'au bout. Elle publierait son enquête. Dans un journal, ou en livre. « Tout doit se savoir », affirmait-elle.

Elle eut à l'esprit la beauté du coucher de soleil, et voulut terminer par ces mots. Juste dire à Fabio que, malgré tout, le soleil était plus beau sur la mer, non pas plus beau mais plus vrai, non, ce n'était pas ça, non, elle avait envie d'être avec lui, dans son bateau, au large de Riou et voir le soleil se fondre dans la mer.

Elle déchira la lettre. Sur une feuille blanche, elle écrivit : « Je t'aime encore. » Et dessous : « Garde-moi ça précieusement. » Elle glissa cinq disquettes dans une enveloppe-bulle, la cacheta et se leva pour aller dîner avec Bruno et sa famille.

Extrait de la publication

1

Où, parfois, ce qu'on a sur le cœur s'entend mieux que ce qu'on dit avec la langue

La vie puait la mort.

J'avais ça dans la tête, hier soir, en entrant chez Hassan, au Bar des Maraîchers. Ce n'était pas une de ces idées qui, parfois, traversent l'esprit, non, je sentais vraiment la mort autour de moi. Son odeur de pourriture. Dégueulasse. J'avais reniflé mon bras. Ça m'avait dégoûté. C'était cette odeur, la même. Moi aussi je puais la mort. Je m'étais dit : « Fabio, t'énerve pas. Tu rentres à la maison, tu te prends une petite douche, et, tranquille, tu sors le bateau. Un peu de la fraîcheur de la mer, et tout rentrera dans l'ordre, tu verras. »

C'était vrai, qu'il faisait chaud. Une bonne trentaine de degrés, avec dans l'air un mélange poisseux d'humidité et de pollution. Marseille étouffait. Et ça donnait soif. Alors, au lieu de tirer, direct, par le Vieux-Port et la Corniche — le chemin le plus simple pour aller chez moi,

aux Goudes —, je m'étais engagé dans l'étroite rue Curiol, au bout de la Canebière. Le Bar des Maraîchers était tout en haut, à deux pas de la place Jean-Jaurès.

J'étais bien dans son bar, à Hassan. Les habitués se côtoyaient sans aucune barrière d'âge, de sexe, de couleur de peau, de milieu social. On y était entre amis. Celui qui venait boire son pastis, on pouvait en être sûr, il ne votait pas Front national, et il ne l'avait jamais fait. Pas même une fois dans sa vie, comme certains que je connaissais. Ici, dans ce bar, chacun savait bien pourquoi il était de Marseille et pas d'ailleurs, pourquoi il vivait à Marseille et pas ailleurs. L'amitié qui flottait là, dans les vapeurs d'anis, tenait dans un regard échangé. Celui de l'exil de nos pères. Et c'était rassurant. Nous n'avions rien à perdre, puisque nous avions déjà tout perdu.

Quand j'étais entré, Ferré chantait :

Je sens que nous arrivent
des trains pleins de brownings,
de berretas et de fleurs noires
et des fleuristes préparant des bains de sang
pour actualité colortélé…

J'avais pris un pastis au comptoir, puis Hassan avait remis ça, comme d'habitude. Après, je ne

les avais plus comptés, les pastis. À un moment, peut-être au quatrième, Hassan s'était penché vers moi :

— La classe ouvrière, tu trouves pas, elle est un peu gauche, non ?

En fait, ce n'était pas une question. Juste un constat. Une affirmation. Hassan n'était pas du genre bavard. Mais il aimait lâcher, de-ci de-là, au client qui lui faisait face, une petite phrase. Comme une sentence à méditer.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise, j'avais répondu.

— Rien. Y a rien à dire. On va où on va. C'est tout. Allez, finis ton verre.

Le bar s'était rempli peu à peu, faisant grimper la température de quelques degrés. Mais dehors, où certains allaient écluser leurs verres, ce n'était guère mieux. La nuit n'avait pas apporté le moindre air frais. La moiteur collait à la peau.

J'étais sorti sur le trottoir pour discuter avec Didier Perez. Il était entré chez Hassan, et, m'apercevant, il était venu directement vers moi.

— C'est toi que je voulais voir.

— T'as de la chance, j'avais l'intention d'aller à la pêche.

— On va dehors ?

Extrait de la publication

C'est Hassan qui m'avait présenté Perez, une nuit. Perez était peintre. Passionné par la magie des signes. On avait le même âge. Ses parents, originaires d'Almeria, avaient émigré en Algérie après la victoire de Franco. Lui, il était né là-bas. Quand l'Algérie devint indépendante, ni eux ni lui n'hésitèrent sur leur nationalité. Ils seraient algériens.

Perez avait quitté Alger en 1993. Professeur à l'école des Beaux-Arts, il était alors un des dirigeants du Rassemblement des artistes, intellectuels et scientifiques. Lorsque les menaces de mort se firent précises, ses amis lui conseillèrent de prendre le large, quelque temps. Il était à Marseille depuis une semaine à peine, quand il apprit que le directeur et son fils avaient été assassinés dans l'enceinte même de l'école. Il décida de rester à Marseille, avec sa femme et ses enfants.

C'est sa passion des Touaregs qui, d'emblée, me séduisit chez lui. Je ne connaissais pas le désert, mais je connaissais la mer. Ça me semblait être la même chose. Nous avions longuement parlé de ça. De la terre et de l'eau, de la poussière et des étoiles. Un soir, il m'offrit une bague en argent, travaillée en points et en traits.

— Elle vient de là-bas. Tu vois, les combinaisons de points et de lignes, c'est le *Khaten*. Ça

dit ce qu'il adviendra de ceux que tu aimes et qui sont partis, et de quoi ton avenir sera fait.

Perez avait posé la bague dans le creux de ma main.

— Je ne sais pas si ça m'intéresse vraiment, de le savoir.

Il avait ri.

— T'inquiète, Fabio. Il faudrait que tu saches lire les signes. Le *Khat el R'mel*. Et à mon avis, c'est pas demain la veille ! Mais ce qui est inscrit est inscrit, quoi qu'il en soit.

Je n'avais jamais porté de bague de ma vie. Pas même celle de mon père, après sa mort. J'avais hésité un instant, puis j'avais enfilé la bague à l'annulaire gauche. Comme pour sceller définitivement ma vie à mon destin. Il me sembla, ce soir-là, avoir enfin l'âge pour ça.

Sur le trottoir, nos verres à la main, on avait échangé quelques banalités, puis Perez avait passé son bras autour de mon épaule.

— J'ai un service à te demander.

— Vas-y.

— J'attends quelqu'un, quelqu'un de chez nous. Je voudrais que tu l'héberges. L'histoire d'une semaine. Chez moi, c'est trop petit, tu le sais.

Ses yeux noirs me dévisagèrent. Chez moi, ce n'était guère plus grand. Le cabanon que j'avais

Extrait de la publication

hérité de mes parents ne comportait que deux pièces. Une petite chambre et une grande salle à manger-cuisine. Ce cabanon, je l'avais bricolé du mieux que j'avais pu, simplement, et sans me laisser envahir par les meubles. J'y étais bien. La terrasse donnait sur la mer. Huit marches plus bas, il y avait mon bateau, un pointu, que j'avais racheté à Honorine, ma voisine. Perez savait cela. Je l'avais invité plusieurs fois à manger avec sa femme et des amis.

— Chez toi, ça me rassurerait, il avait ajouté.

Je l'avais regardé à mon tour.

— D'accord, Didier. À partir de quand ?

— Je sais pas encore. Demain, après-demain, dans une semaine. J'en sais rien. C'est pas simple, tu le sais. Je t'appellerai.

Après son départ, j'avais repris ma place au comptoir. À boire avec l'un ou l'autre, et avec Hassan qui ne laissait jamais passer une tournée. J'écoutais les conversations. La musique aussi. Après l'heure officielle de l'apéritif, Hassan délaissait Ferré pour le jazz. Il choisissait les morceaux avec soin. Comme s'il y avait un son à trouver pour l'ambiance du moment. La mort s'éloignait, son odeur. Et pas de doute, je préférais l'odeur de l'anis.

— Je préfère l'odeur de l'anis, j'avais gueulé à Hassan.

Je commençais à être légèrement ivre.

— Sûr.

Il m'avait fait un clin d'œil. Complice, jusqu'au bout. Et Miles Davis avait attaqué *Solea*. Un morceau que j'adorais. Que j'écoutais sans cesse, la nuit, depuis que Lole m'avait quitté.

— La *solea*, m'avait-elle expliqué un soir, c'est la colonne vertébrale du chant flamenco.

— Pourquoi tu ne chantes pas, toi ? Du flamenco, du jazz…

Elle avait une voix superbe, je le savais. Pedro, un de ses cousins, me l'avait confié. Mais Lole s'était toujours refusée à chanter en dehors des réunions familiales.

— Ce que je cherche, je ne l'ai pas encore trouvé, m'avait-elle répondu, après un long silence.

Ce silence, justement, qu'il faut savoir trouver au plus fort de la tension de la *solea.*

— Tu comprends rien, Fabio.

— Qu'est-ce qu'il faudrait que je comprenne ?

Elle m'avait souri tristement.

C'était dans les dernières semaines de notre vie ensemble. Une de ces nuits où nous nous épuisions à discuter jusqu'à pas d'heure, en fumant clope sur clope tout en buvant de longues rasades de Lagavulin.

— Lole, dis-moi, qu'est-ce qu'il faudrait que je comprenne ?

Elle s'était éloignée de moi, je l'avais senti. Un peu plus chaque mois. Même son corps s'était refermé. La passion ne l'habitait plus. Nos désirs n'inventaient plus rien. Ils perpétuaient seulement une histoire d'amour ancienne. La nostalgie d'un amour qui aurait pu exister un jour.

— Y a rien à expliquer, Fabio. C'est ça le tragique de la vie. T'écoutes du flamenco depuis des années, et t'en es encore à te demander ce qu'il y a à comprendre.

C'était une lettre, une lettre de Babette, qui avait tout provoqué. Babette, je l'avais connue quand on m'avait nommé à la tête de la Brigade de surveillance de secteurs, dans les quartiers Nord de Marseille. Elle débutait dans le journalisme. Son journal, *La Marseillaise*, l'avait désignée, un peu par hasard, pour interviewer l'oiseau rare que la police envoyait au casse-pipe, et nous étions devenus amants. « Des intermittents de l'amour » aimait-elle à dire de nous, Babette. Puis un jour, nous étions devenus amis. Sans jamais nous être dit que nous nous aimions.

Il y a deux ans, elle avait rencontré un avocat italien, Gianni Simeone. Le coup de foudre. Elle l'avait suivi à Rome. Pour la connaître, je savais que l'amour ne devait pas être sa seule raison. Je ne m'étais pas trompé. Son amant avocat était spécialisé dans les procès de la Mafia. Et,

Extrait de la publication

depuis des années, depuis qu'elle était devenue grand reporter *free lance*, c'était son rêve, à Babette : écrire l'enquête la plus approfondie sur les réseaux et l'influence de la Mafia dans le Sud de la France.

Babette m'avait expliqué tout ça, où elle en était de son travail, ce qui lui restait encore à faire, quand elle était revenue à Marseille pour recouper quelques informations dans les milieux d'affaires et politiques de la région. On se retrouva trois ou quatre fois, pour bavarder, devant un loup grillé au fenouil, chez Paul, rue Saint-Saëns. Un des rares restaurants du port, avec L'Oursin, où l'on ne se sent pas pris pour un touriste. Ce qui était agréable, c'était le côté faussement amoureux de nos retrouvailles. Mais j'étais incapable de dire pourquoi. De me l'expliquer. Et, bien sûr, de l'expliquer à Lole.

Et quand Lole revint de Séville, où elle était partie voir sa mère, je ne lui dis rien de Babette, de nos rencontres. Avec Lole, nous nous connaissions depuis l'adolescence. Elle avait aimé Ugo. Puis Manu. Puis moi. Le dernier survivant de nos rêves. Ma vie n'avait pas de secret pour elle. Ni les femmes que j'avais aimées, perdues. Mais je ne lui avais jamais parlé de Babette. Cela me semblait trop compliqué ce qu'il y avait eu entre nous. Ce qu'il y avait encore entre nous.

— C'est qui, cette Babette, à qui tu dis « je t'aime » ?

Elle avait ouvert une lettre de Babette. Par hasard, ou par jalousie, qu'importe. « Pourquoi faut-il que le mot amour ait tant de significations, avait écrit Babette. Nous nous sommes dit "je t'aime"… »

— Il y a « je t'aime » et « je t'aime », j'avais bafouillé, plus tard.

— Redis-moi ça.

Comment dire cela : « je t'aime » par fidélité à une histoire d'amour qui n'a jamais existé, et « je t'aime » par vérité d'une histoire d'amour qui se construit des mille bonheurs de chaque jour.

J'avais manqué de franchise. De sincérité. Je m'étais perdu dans de fausses explications. Confuses, toujours plus confuses. Et j'avais perdu Lole à la fin d'une belle nuit d'été. Nous étions sur ma terrasse, en train de finir une bouteille de vin blanc du Cinqueterre. Un Vernazza, que des amis nous avait rapporté.

— Tu savais ça ? elle m'avait dit. Quand on ne peut plus vivre, on a le droit de mourir et de faire de sa mort une dernière étincelle.

Depuis que Lole était partie, j'avais fait miennes ses paroles. Et je cherchais l'étincelle. Désespérément.

— Qu'est-ce que t'as dit ? m'avait demandé Hassan.

— J'ai dit quelque chose ?

— Je croyais.

Il avait resservi une tournée, puis, se penchant vers moi, il avait ajouté :

— Ce qu'on a sur le cœur, parfois ça s'entend mieux que ce qu'on dit avec la langue.

J'aurais dû m'en tenir là, finir mon verre et rentrer chez moi. Sortir le bateau et aller au large des îles de Riou voir l'aube se lever. Ce qui tournait dans ma tête m'angoissait. J'avais senti revenir sur moi l'odeur de la mort. Du bout des doigts, j'avais effleuré la bague que m'avait offerte Perez, sans savoir vraiment si c'était un bon ou un mauvais augure.

Derrière moi, une curieuse discussion s'était engagée entre un jeune homme et une femme d'une quarantaine d'années.

— Putain ! s'était énervé le jeune homme. On dirait la Merteuil !

— Qui c'est celle-là ?

— Madame de Merteuil. Dans un roman. *Les Liaisons dangereuses.*

— Connais pas. C'est une insulte ?

Cela m'avait fait sourire, et j'avais demandé à Hassan de me resservir. Sonia était entrée à cet instant. Enfin, je ne savais pas encore qu'elle s'appelait Sonia. Cette femme, je l'avais croisée plusieurs fois ces derniers temps. La dernière, c'était au mois de juin, lors de la fête de la

Extrait de la publication

sardine, à l'Estaque. Nous ne nous étions jamais parlé.

Après s'être frayé un passage jusqu'au comptoir, Sonia s'était glissée entre un client et moi. Contre moi.

— Me dites pas que vous me cherchiez.

— Pourquoi ?

— Parce qu'un ami m'a déjà fait le coup ce soir.

Un sourire avait illuminé son visage.

— Je ne vous cherchais pas. Mais ça me fait plaisir de vous trouver là.

— Ben moi aussi ! Hassan, sers la dame.

— Sonia, elle s'appelle, la dame, il avait dit.

Et il lui servit un whisky avec de la glace. D'autorité. Comme à un habitué.

— À la nôtre, Sonia.

La nuit avait basculé à cet instant. Quand nos verres tintèrent l'un contre l'autre. Et que les yeux gris-bleu de Sonia se plantèrent dans les miens. Je m'étais mis à bander. Si fort que j'en avais eu presque mal. Je n'avais pas compté les mois, mais ça faisait un sacré bail que je n'avais plus couché avec une femme. Je crois que j'avais presque oublié qu'on pouvait bander.

D'autres tournées suivirent. Au comptoir, puis à une petite table qui venait de se libérer. La cuisse de Sonia collée à la mienne. Brûlante. Je me rappelle m'être demandé pourquoi les

Extrait de la publication

choses arrivent si vite, toujours. Les histoires d'amour. On voudrait que ça arrive à un autre moment, quand on est au mieux de sa forme, quand on se sent prêt pour l'autre. Une autre. Un autre. Je m'étais dit qu'en fait, on ne maîtrisait rien de sa vie. Et encore plein d'autres choses. Mais je ne m'en souvenais plus. Ni de tout ce qu'avait pu me raconter Sonia.

Je ne me souvenais de rien de la fin de cette nuit.

Et le téléphone sonnait.

Le téléphone sonnait et ça me labourait les tempes. C'était la tempête dans mon crâne. Je fis des efforts démesurés et j'ouvris les yeux. J'étais nu sur mon lit.

Le téléphone sonnait toujours. Merde ! Pourquoi j'oubliais toujours de le brancher, ce putain de répondeur !

Je me laissai rouler sur le côté et tendis le bras.

— Ouais.

— Montale.

Une voix dégueulasse.

— Z'êtes trompé de numéro.

Je raccrochai.

Moins d'une minute après, le téléphone résonna. La même voix dégueulasse. Avec un zeste d'accent d'Italien.

— Tu vois que c'est le bon numéro. Tu préfères qu'on vienne te voir ?

Ce n'était pas le genre de réveil auquel j'avais rêvé. Mais la voix de ce type glissait dans mon corps comme une douche glacée. À me geler les os. Ces voix-là, je savais leur mettre un visage, leur donner un corps, et même dire où était planqué leur flingue.

J'ordonnai le silence à l'intérieur de ma tête.

— J'écoute.

— Juste une question. Est-ce que tu sais où elle est, Babette Bellini ?

Ce n'était plus une douche glacée qui coulait en moi. Mais le froid polaire. Je me mis à trembler. Je tirai sur le drap et m'enroulai dedans.

— Qui ça ?

— Joue pas au con, Montale. Ta petite copine, Babette, la fouille-merde. Tu sais où on peut la trouver ?

— Elle était à Rome, je lâchai, me disant que s'ils la cherchaient ici c'est qu'elle ne devait plus y être, là-bas.

— Elle y est plus.

— Elle a dû oublier de me prévenir.

— Intéressant, ricana le type.

Il y eut un silence. Si lourd que mes oreilles se mirent à bourdonner.

— C'est tout ?

— Voilà ce que tu vas faire, Montale. Tu te

démerdes comme tu veux, mais tu essayes de nous la trouver, ta copine. Elle a des choses qu'on aimerait bien récupérer, tu vois. Comme t'as rien à glander dans tes putains de journées, ça devrait aller assez vite, non ?

— Allez vous faire foutre !

— Quand je te rappellerai, tu feras moins le fier, Montale.

Il raccrocha.

La vie puait la mort, je ne m'étais pas trompé.

LOIN DE TOUS RIVAGES, 1996, dessins de Jacques Ferrandez (Librio n° 426).

AU LUME DI LUNA, 1997, dans *13, rue Saltalamacchia*.

Chez d'autres éditeurs

MARSEILLE, 2000, photographies de Daniel Mordzinski, Hoëbeke.

FRAGMENTS DE LA MÉDITERRANÉE, dans *La Méditerranée française*, 2000, vol. 9 de *Les représentations de la Méditerranée*, dirigé par Thierry Fabre, Maisonneuve & Larose.

UN TEMPS IMMOBILE, 1999, photographies de Catherine Izzo, Éditions Filigranes.

CLOVIS HUGUES, UN ROUGE DU MIDI, 1978, Éditions Jeanne Laffitte.

LE RÉEL AU PLUS VIF, 1976, Éditions Guy Chambelland.

PAYSAGES DE FEMMES, 1975, Éditions Guy Chambelland.

BRAISES, BRASIERS, BRÛLURES, 1975, illustrations de Henri Damofli.

ÉTAT DE VEILLE, 1974, Éditions Pierre Jean Oswald.

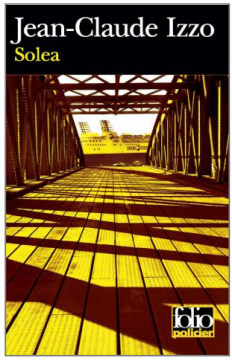
TERRES DE FEU, 1972, Éditions Pierre Jean Oswald.

POÈMES À HAUTES VOIX, 1970, Éditions Pierre Jean Oswald.

Composition Nord Compo
Impression Novoprint
le 5 mars 2010
Dépôt légal : mars 2010
1er dépôt légal dans la collection: février 2001

ISBN 978-2-07-041718-6./Imprimé en Espagne.

174217



Solea
Jean-Claude Izzo

Cette édition électronique du livre
Solea de *Jean-Claude Izzo*
a été réalisée le 27 juin 2011
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070417186).
Code Sodis : N50137 - ISBN : 9782072451522.
Numéro d'édition : 176217.

Extrait de la publication